Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 14

Artikel: Entre gens de plume
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222507

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LAUSANNE D'AUTREFOIS

Rue St-Pierre et carrefour St-Pierre-Caroline-rue Enning, avant les démolitions de 1912. Au rez-de-chaussée de la maison Henneberg, la vieille maison à toit bernois, se trouvait le Café St-Pierre, dit « de la lampe éternelle », qui, en 1871. avait servi de corps de garde lors de l'arrivée des internés de l'armée de Bourbaki.

SUR LA PAILLE

En vérité, dis-je, mon cher Clownston, vous êtes absolument magnifique !

Et c'était vrai. Quand j'avais rencontré Clownston pour la première fois, il moisissait dans la purée la plus saumâtre, et rien ne peut dire ma surprise lorsque je le revis aussi prestigieusement transformé.

Une pinte d'ale offerte dans un café à la mode, mit tout de suite Clownston sur le chapitre des confidences. Tout en couvant de l'œil un gros diamant qu'il portait à la main, il m'indiqua, dans leurs grandes lignes, les origines de sa fabuleuse prospérité.

— Si j'ai bonne mémoire, camarade, quand je vous connus, nous ne valions guère mieux l'un que l'autre. Nous étions deux sacrés mouisards, soit dit sans rancune. Je crois même pouvoir affirmer que ma purée battait la vôtre d'assez loin J'étais tellement pauvre que je fus réduit à passer l'hiver de 97 dans une chambre sans toit, accroupi contre un poêle éteint et fumant une pipe dépourvue de tabac. Ça ne pouvait durer, mais ça durerait encore si mon étoile ne m'avait poussé dans les bras d'un ami de collège, nommé Garwell. Garwell, mon camarade, était à cette époque solidement riche, une belle fortune acquise en utilisant le noyé d'eau douce pour l'ameublement à bon marché. Mon Garwell donc, me reconnut, me tapa sur le dos pour me remonter le moral qui traînait à terre et, finalement, me fit cadeau d'une petite somme d'argent afin de parer aux besoins les plus urgents. C'est ici, mon ami, que l'origine de ma fortune trouva sa véritable base. Au lieu d'aller de bar en bar dilapider cette aumône, je la déposai sur un livret de la caisse d'épargne. La gentillesse de Garwell m'encouragea et vainquit ma timidité.

Le lendemain je me présentai chez lui et roulant mon chapeau entre mes doigts, je lui demandai vingt sous pour payer mon terme. Il me les donna, le vieux Garwell, car c'était un cœur d'or qui se serait mis sur la paille pour un ami. Tous les matins je me rendais chez lui, et chaque fois je lui empruntais une petite somme, que j'allais placer sur mon livret. Au bout de sept ans de ce régime, monsieur, toute la fortune de Garwell était passée dans ma poche, sou par sou, soit un total de 5.000.000 de francs déposés par moi dans une banque. Me gardant d'y toucher, j'attendis pour me transformer que l'événement se produisît. Des signes indiscutables m'avertissaient depuis longtemps que la fin approchait. Garwell changea d'abord son hôtel contre un appartement au deuxième ; un an après, son appartement du deuxième contre celui du troisième; trois ans plus tard, son appartement du troisième contre un au quatrième. Bref, je finis par le relancer dans une chambre de bonne. Le jour où je lui empruntais ses derniers dix centimes, il habitait une cabane faite de boîtes d'allumettes, sur la zone militaire. Alors, je dis à Garwell :

— Mon ami, vous êtes trop bon, vous vous mettez sur la paille et personne ne vous en saura gré.

Il me répondit :

— Vous avez raison, Clownston, j'ai le cœur trop large pour vivre dans une grande ville.

Et il partit. Maintenant, monsieur, je jouis d'une fortune qui m'est doublement chère, puisque, outre l'aisance qu'elle me procure, elle me rappelle à chaque instant la générosité de mon vieux Garwell. »

Emerveillé par le récit de Clownston, je ne le vis pas partir et je repris le morne chemin de mes habitudes quotidiennes.

Dix ans se passèrent sans changement notable dans ma situation. Je n'avançai pas, la place d'aveugle du pont des Arts, que je convoitais pour finir ma carrière, ayant été donnée par faveur à la veuve d'un général influent. Ratiocinant sur l'injustice des hommes, je remontais vers l'église Saint-Séverin quand un mendiant d'allure sordide attira mon attention. Je m'approchai de lui et je reconnus Clownston.

Il me serra la main. Mon étonnement me dispensa de le questionner :

— Oui, mon ami, oui, c'est moi... J'ai changé, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, je suis la triste victime de mon cœur ! Le destin voulut qu'au plus fort de ma fortune je fisse la rencontre de Garwell, absolument aussi déchu que je le suis. Il m'emprunta dix sous qu'il alla placer à la caisse d'épargne, puis il revint le lendemain, le surlendemain, etc. Je ne sus rien lui refuser. Cette générosité de ma part porta ses fruits. Je fus obligé de vendre mon bel hôtel pour prendre un appartement au deuxième, puis je quittai pour le troisième, le troisième pour le quatrième, le quatrième pour le cinquième, le cinquième pour le sixième ; quand je lui donnai ma dernière pièce de dix centimes, j'habitais dans une boîte d'allumettes, sur la zone militaire, où je loge encore maintenant, en attendant que je puisse mettre la main sur Garwell, pour lui emprunter une pauvre misérable pièce de cent sous.

Pierre Mac Orlan.

LES PORTES

Les portes ont leur physionomie, permettant de deviner ce qu'on trouve derrière. C'est ce qui explique le proverbe bien connu : « Dis-moi où tu entres, et je te dirai qui tu es ».

Le « portique grec », aux lignes simples et majestueuses, donne une impression de calme austère, de silence recueilli, de renoncement aux biens et aux vanités de ce monde. Exemple : la Bourse.

La « porte fortifiée » des cités moyenâgeuses était hostile et rébarbative. Toujours debout, elle avait sans cesse l'air d'attendre un siège.

Le « portail gothique » a la rose au front, comme une belle fille. Mais, sans doute à cause de sa forme en mître d'évêque, il garde malgré tout un petit air clérical.

La « porte charretière » jure avec tout ce qui l'entoure. Probablement parce qu'elle a mauvais caractère.

La « porte cochère », comme celle qui fermait la caverne des quarante voleurs, ne s'ouvre que si l'on prononce devant elle une phrase magique. Ici, ce n'est pas « Sésame, ouvre-toi ! » qu'il faut dire. C'est « Cordon, s'il vous plaît ! »

La « porte dérobée », trois traits minces dans le papier de tenture. Une poseuse toute fière d'avoir rendu d'innombrables services aux feuilletonistes. Dans la réalité, elle ne dissimule jamais qu'un placard où l'on cache le linge sale.

La « porte vitrée », naïve et transparente ainsi que l'âme d'un enfant. Aussi l'habille-t-on presque toujours de mousseline, comme les premières communiantes.

La « porte de prison », d'une solidité à toute épreuve. Pourtant, à peine l'a-t-on franchie quinze ou vingt fois, que cela commence à nuire à votre réputation d'honnêteté.

La « Sublime-Porte », ainsi nommée parce que chaque sultan y recevait tôt ou tard, par les soins de son successeur éventuel, une tasse de café contenant une forte dose de sublimé.

Aux « portes de l'Enfer » fonctionne un système de vestiaire très rigoureux. On y lit sur une pancarte : « Laissez ici toute espérance, vos cannes et vos parapluies ».

Pour ouvrir une porte, on tourne une clef dans la serrure. Celle-si se trouve toujours à une certaine distance du sol. C'est pourquoi les concierges sont si furieuses quand les locataires, bien maladroits vraiment, mettent la clef sous la porte.

Les gens un peu gourdes n'ouvrent chaque porte qu'avec une clef appropriée. Les gens adroits préfèrent le rossignol et la pince monseigneur. Mais le meilleur des moyens, le seul vraiment infaillible, auquel nulle porte ne résiste, c'est la clef d'or !

LES TRIBULATIONS DE PAULIN

Ce n'est pas toujours tout rose, l'état de jeune marié : il faut faire les commissions de sa petite femme, lui obéir sans répliquer, se plier à tous ses caprices, ah ! non ce n'est pas toujours rose. Demandez plutôt à ce bon jeune homme nommé Paulin, qu'Amélie, sa tendre épouse, a chargé de lui rapporter de la musique. Il y va sans enthousiasme, les bras ballants, l'œil inquet : de la musique, lui qui n'y entend goutte ! Que pourra-t-il choisir ? Il arrive ainsi devant un magasin d'aspect imposant, portant l'enseigne : « Pianos Erard ».

— Voilà mon affaire ! s'écrie-t-il. Et il entre puis, humblement, s'adressant à un commis très hautain, il lui dit :

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous me vendre des morceaux de piano ?

Et le commis, d'un ton sec et méprisant, répond :

— Non, Monsieur ! Nous ne vendons ici que des pianos entiers !...

Sans attendre le reste, Paulin, rouge jusqu'aux oreilles, a pris la porte... et la fuite.

Il n'a pas raconté ce qu'a dit Amélie...

Le prix de l'honnêteté. — Marie, l'autre jour, en faisant la chambre de madame, trouve un billet de cinq francs.

Elle le rend à madame, qui lui dit :

— C'est bien, Marie, vous pouvez le garder, pour votre honnêteté...

Mais, hier, madame a de nouveau laissé tomber un billet, cette fois de vingt francs.

— Vous n'avez pas trouvé vingt francs, Marie ? demanda-t-elle à sa bonne.

— Si, madame, mais je les ai gardés... pour mon honnêteté.

Entre gens de plume. — Eh bien, mon vieux, tu dois être content que l'on ait commencé la publication de ton roman ?

— Oui, mais ce qui me vexe, c'est que le journal ne s'est vendu que dix centimes, même ce jour-là.